

UN DERNIER MOT

SUR LE

PRINCE LÉON D'ARMÉNIE-LUSIGNAN



PRINCE DE KORIKOSZ

ET SUR SES JEUNES ORPHELINS



BASTIA

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE OLLAGNIER

1884.

OB
141





Orphelin dès son bas âge, le prince Léon d'Arménie avait d'abord été dépouillé de ses biens territoriaux lors de l'annexion des Provinces Arméniennes à la Russie après la guerre de 1829. Admirablement doué et supérieurement élevé par les soins du savant gouverneur qu'avaient choisi ses tuteurs, les princes de Van et d'Ezenka, fidèles, comme le Katholikos Ephrem, à la mémoire du prince Joseph de Koricosz son père, il entra, dès sa dix-huitième année, dans la vie politique en prenant avec énergie, bien que parfaitement accueilli à la cour, la défense de l'Archevêque de Tiflis que le tzar Nicolas avait banni et qui devint plus tard le Patriarche Suprême (Katholikos), Nersès V.

Revêtu à cette occasion, par ses compatriotes, du titre de « Défenseur de l'Eglise d'Orient, » il acquit parmi eux une telle popularité par son savoir, sa grâce et sa vigueur, que cessant de contenir leurs aspirations nationales, ils le proclamèrent tout à coup, en 1846, à Erivan, sous le nom de Léon VII. Ce fut sa perte autant que sa gloire, car aussitôt saisi sur un ordre de la cour, il fut embarqué à Cronstadt, pour un exil perpétuel, après avoir été dépouillé de ses diamants, héritage de ses ancêtres, évalués à un million de *roubles argent* (environ quatre millions de francs)

et de toute sa fortune liquide. On lui assigna, il est vrai, une modique pension comme indemnité (!) ; mais peu après, pour le punir aussi de ses trop légitimes plaintes, on cessa de la lui payer en prétextant qu'à la cour il passait pour mort et que par conséquent il n'était plus lui (!). Ce n'est qu'un des jeux du prince Z. . . le tout-puissant ministre de Nicolas I^{er}.

Le noble proscrit, auquel restait certain capital autrefois placé en Angleterre, utilisa son exil en parcourant les divers Etats de l'Europe et se perfectionnant dans l'étude des langues et des institutions politiques. Fixé à Turin, après avoir été le plus terrible des lieutenants de Shamyl contre les Russes dans la guerre du Caucase où il avait su pénétrer, il paya sa dette d'hospitalité envers l'Italie et montra son dévouement pour la France, — berceau de ses plus lointains aïeux, — en faisant, comme volontaire, avec le rang d'aide-de-camp de Napoléon III, la campagne de 1859, où il fut blessé à Solferino.

Uniquement passionné pour sa malheureuse patrie, il déclina plus tard les offres qui lui furent faites par le président Bulgaris pour le trône de Grèce alors vacant, auquel il aurait pu avoir quelque prétention en vertu de son sang, puisque Léon III d'Arménie avait été Empereur titulaire de Constantinople. Mais, au contraire, il acceptait en 1862 la difficile dictature du Zeithoum, de Guidée, Hadcin et Labranda au sein du Taurus, où des Pachas Turcs massacraient impunément les populations chrétiennes sous les yeux de l'Europe qu'il s'efforça vainement d'émouvoir. Ses lettres aux Cabinets de St-James et des Tuileries sont des modèles de sentiment patriotique et politique.

Enfin, la fortune ayant jusqu'au bout trahi sa valeur, la vertu brilla seule à son foyer où vinrent s'asseoir les infirmités et la misère après la faillite d'un banquier anglais, James Edw..., chez lequel ses derniers fonds avaient été placés ainsi que le produit d'une souscription nationale. Alors comme peintre, et non sans talent, il fit des copies de tableaux des grands maîtres

pour subvenir aux besoins de ses enfants et de leur mère qui, épuisée aussi, mourut de chagrin peu après lui, lorsque sans force et sans pain, mais ne voulant pas faire de dettes, il se fit porter sur un lit d'hôpital où il expira en février 1876. A ses enfants — pauvres descendants de tant de gloire et de puissance dans le passé, et qui à leur tour n'auraient eu qu'à mourir de faim sans la sympathie de certaines familles françaises, sans l'évangélique action d'un digne prêtre italien, — le prince Léon d'Arménie-Lusignan, proscrit et dépouillé, n'a laissé qu'un testament authentique où tout en pardonnant, comme chrétien, à ses spoliateurs, il espère qu'ils restitueront au moins à ses héritiers les biens soustraits en 1846. Cette confiance qui honore et le testateur accablé et ses puissants ennemis, sera-t-elle jamais comprise par eux, sur qui cependant semble s'être appesanti plusieurs fois déjà le bras de la Providence !... Hélène et Phinna de Lusignan ont rejoint leurs parents dans la tombe. Celle-ci n'a pas survécu au brave et excellent commandant Charles Desnos dans la famille duquel à Privas, (1) lui avait été faite une place d'enfant bien-aimé. Léon Ruben et Pierre, brillants, studieux et robustes enfants qui, s'il plait à Dieu, seront des hommes dans quelques années, grandissent en aimant la France. Ils s'instruisent avec des maîtres de notre chère Université, et seront fidèles à la vieille devise des Lusignan : « *Ne vile velis...* » Comme un dernier témoignage plus fort que les injures des agents de la persécution, les traits de ces orphelins offrent une grande ressemblance non seulement avec ceux de leur père, mais encore avec ceux d'un de leurs grands aïeux couronnés dont l'image a été conservée.

(1) C'est également à Privas que M. le Professeur Albert Tozza, lié avec M. le commandant Desnos, et alors attaché au collège universitaire de cette ville, a, de son côté, accueilli, avec toute l'affection d'un père, l'un des jeunes orphelins frère de Phinna.

Note tirée de *La Vérité sur le Prince Léon d'Arménie-Lusignan*, brochure publiée, sans nom d'auteur, par le comte de Gaalon Barzay, — Paris, 1878, imprimerie Collombon, — et que complètent les pages suivantes :

Le prince Léon d'Arménie, prince de Koricosz, — dont le savoir, le courage, la grandeur d'âme égalèrent la naissance et dominèrent les revers durant sa longue lutte contre les envahisseurs de son pays, — naquit à Etschmiazin (haute Arménie) le 18 août 1821. Par sa mère, Hélène de Géorgie, princesse de Bagration, il était issu d'Héraclius-le-grand. Par son père, il remontait directement à « Livon » (Léon) VI, dernier roi de l'Arménie mineure, qui, décédé en 1393 à Paris et enseveli dans les caveaux de St-Denis, appartenait à cette héroïque famille française des Lusignan dont les membres féodaux surent, par leur valeur, se tailler des royaumes ou se faire les égaux des rois. Sans parler ici de la puissante et légendaire forteresse poitevine que l'inquiète jalousie de la cour fit raser en 1575, ni des trônes de Jérusalem et de Chypre, ni même de la princesse Charlotte, sœur de Jacques II (le dernier roi de Chypre) laquelle par son mariage, au XV^e siècle, avec le prince Louis de Savoie, apporta dans cette illustre maison le titre de « roi de Chypre et de Jérusalem, » on sait que la femme de Hugues X de Lusignan, Isabelle de la Marche, veuve de Jean-sans-terre, — l'altière ennemie de St-Louis et d'Alphonse de Poitiers, — était la mère d'Henri III d'Angleterre, et de l'Impératrice Marie femme d'Othon IV.

Ce fut à Rome, près de la cour pontificale, que vers 1858, Léon d'Arménie, suivant le droit spécial en telle matière, et comme unique héritier, releva en sa personne le nom et les armes des Lusignan princiers. Il exerça ce droit comme dernier représentant de la maison de Koricosz, qui après la destruction du royaume d'Arménie mineure (Cilicie) s'était perpétuée en haute Arménie par la descendance de « Shahan » (Jehan), comte de Koricosz,

gendre du susdit dernier roi Livon ou Léon VI. On voit encore en Cilicie, à Corycus (dont on a fait Gorigos et Koricosz suivant la prononciation et l'orthographe des temps) les ruines des châteaux forts qui défendaient l'entrée de la mer lors des croisades.

Cet ancêtre Shahan appartenait lui-même à la branche des Lusignan-Roupénian qui se rattachait à la dynastie fondée avant la fin du XI^e siècle (1080) par « un soldat heureux, » homme aventureux, intelligent et brave, du nom de Ruben (dont la prononciation et l'orthographe des temps ont fait « Roupén », tandis que la finale *iân* veut dire en arménien : *fils de*, comme *wich* en slave, *fitz* en celte, *son* en anglais, *oglu* en arméno-turc). Ruben avait d'abord guerroyé dans le Taurus comme chef de partisans contre l'Empire grec. Représentée au XIII^e siècle (1220) par une fille, unique héritière de Livon ou Léon II, la dynastie de Roupén, — que la fusion des Arméniens et des gentilshommes d'Occident fixés là durant les croisades avait consolidée et fait reconnaître par le pape Célestin III et l'empereur d'Allemagne, — fut continuée par celle des Héthoumian. C'est le nom donné aux descendants de « Héthoum » (Othon), grand feudataire, mari de « Zabel » (Isabelle) l'héritière de Léon II, descendants auxquels succédèrent, vers le milieu du XIV^e siècle, avant Léon VI, des princes issus, par leur mère, de la susdite branche des Lusignan-Roupénian, et encore Lusignan par leur père, prince de Tyr, feudataire de l'Empire. Il est évident que la femme de Shahan étant Lusignan de sang royal immédiat par son père Léon VI, et tenant par sa mère « Maroum » (Marie) au trône de Hongrie et Pologne, ainsi qu'à la couronne impériale dont un grand-oncle Philippe de Tarente était titulaire, elle n'avait pu épou-

ser dans la personne du possesseur du fief de Koricosz qu'un prince d'une naissance en rapport avec la sienne. Il est, du reste, à remarquer d'après les documents sur les faits historiques en Arménie mineure, que le fief de Gorigos ou Koricosz, boulevard maritime de la Cilicie, a presque toujours appartenu aux parents des souverains, et que cette investiture a plusieurs fois précédé l'accès au trône; ce qui a fait dire à un savant Arménien que ce fief était à l'Arménie mineure ce qu'était jadis à la France le Dauphiné.

Quant à Léon VI, — dont le trône s'effondrait à travers les embarras d'une époque où le croissant allait définitivement dominer la croix, — ce fut un politique, un homme plus avisé que guerrier quoique Lusignan. Néanmoins sa bravoure s'est suffisamment affirmée par une longue défense dans le Taurus contre les armes victorieuses du Sultan d'Egypte qui le fit assiéger, durant dix mois, dans la forteresse de Gaban où, accablée par le nombre et par les horreurs de la famine, la troupe royale non secourue (1375) dut enfin se rendre au frère du Sultan.

Après avoir, par ses démarches en Europe, délivré Léon VI et les siens de la captivité musulmane au Caire, à laquelle il s'était d'abord soustrait, le prince Shahan crut pouvoir espérer que la chrétienté fournirait de nouveaux secours suffisants pour lutter encore au nom de la croix. Alors, laissant son beau-père auprès du roi de France Charles VI, il retourna, voulant y relever les courages, en Orient, où étaient restées sa femme, la princesse « Phinna » (Joséphine) et sa belle-mère Maroum (Marie de Hongrie, cousine du roi Louis I^{er}) laquelle ne mourut, en odeur de sainteté, dit-on, que vers 1405 à Jérusalem où, dit-on également, sa fille serait revenue lui fermer les yeux et mourir

aussi. Mais quand le prince Shahan eut reconnu que l'Orient chrétien accablé par l'islamisme, et d'ailleurs divisé contre lui-même, n'avait plus rien à attendre des souverains et des nations d'Occident, à son tour il abandonna l'ancien et glorieux théâtre des croisades. Il refit après trois siècles, mais dans un sens contraire, ce qu'avait fait Roupen allant du Taurus vers la mer. En effet, à l'inverse de ce qui s'était produit lorsque, dans les temps heureux de l'Arménie mineure, les plus entreprenants parmi les primitives populations de la Haute Arménie descendirent en Cilicie, le valeureux prince Shahan guida résolument vers les hauts plateaux et ses compagnons d'armes et les chrétiens patriotes, vaincus mais non domptés, qui voulurent s'associer à son sort, tenter la fortune et se tailler, par une commune bravoure, tout au moins quelque territoire indépendant sur l'antique sol national. Sur ce sol, nombre de conquérants avaient succédé à une longue et brillante civilisation qu'indiquent les traditions mosaïques et qu'affirment les admirables documents dont s'est enrichie la Science grâce aux efforts persévérants des célèbres Arméniens de Venise, disciples et successeurs du pieux et savant Mékhitar chassé de Modon en Messénie (l'ancienne Méthone) par l'invasion des Turcs en 1717. Postérieurement aux campagnes d'Alexandre-le-grand, les Grecs, les Perses, les Arabes, les Turcs, et même les Mongols venus du fond de l'Asie, avaient tour à tour envahi, dominé, ravagé, dévasté cet antique sol où les annales Arméniennes remontent sans interruption jusqu'aux faits de Haïg, petit-fils de Noë. L'entreprise qu'avait conçue Shahan, peu tenté de vivre en Occident et d'ailleurs outré de l'inintelligent égoïsme des rois et des peuples devant les dangers dont

l'islamisme triomphant menaçait l'Europe, — sauvée en effet au XVII^e siècle par Jean Sobieski, — était donc bien faite pour tenter la généreuse ardeur des compagnons d'un prince demeuré belliqueux malgré les plus cruels revers. Et c'est ainsi que, il n'y a pas encore si longtemps, ont pu se retrouver conservés en certaines familles sur les sommets de l'Asie, des mœurs, des coutumes, des costumes, des armoiries et des armures qui, là, semblaient relier aux temps actuels ceux de la féodalité. C'est encore ainsi que par un fidèle et fier souvenir des jours brillants de l'Arménie mineure, le nom du fief comtat de Koricosz en Cilicie demeura soigneusement attaché, dans la succession des siècles, à la qualité princière de Shahan et de sa descendance en haute Arménie ; — bien que les Lusignan de Chypre, voisins de l'Arménie mineure, se fussent appropriés les droits éventuels du royaume détruit par la victoire du Sultan d'Egypte sur Léon VI et ses guerriers abandonnés de la catholicité dont l'attention était ailleurs.

Or, cette transmission de droits s'était elle-même effacée depuis des siècles à Chypre lorsque de nos jours, à Rome, le prince Léon, dernier descendant du vaillant gendre de Léon VI, et — à cause de ses aïeux, à cause de sa propre valeur, — proscrit par la Russie qui tendait à s'annexer toute l'Arménie, releva correctement en sa personne, le nom et les armes des Lusignan princiers. En effet, la ligne illégitime (enfants naturels) qui sur le trône de Chypre avait succédé à la lignée légitime épuisée s'était à son tour éteinte avec le jeune fils de la belle Catherine Cornaro veuve de Jacques II. Native de Venise, fille des Doges et circonvenue, cette veuve du dernier roi avait cédé l'île à la Sérénissime République, dont le gouvernement ombra-